

Les cachots de Louis-le-Grand

Numéro d'inventaire : 1979.34227

Auteur(s) : Maxime du Camp

Type de document : article

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1885

Inscriptions :

- titre : Les annales politiques et littéraires

Matériau(x) et technique(s) : papier

Description : Pages extraites d'un journal.

Mesures : hauteur : 33 cm ; largeur : 24,7 cm (dimensions de la feuille)

Mots-clés : Punitions

Iconographie (personnages et événements liés à l'histoire de l'Education, sauf pédagogues)

Utilisation / destination : presse (Maxime du Camp écrit un article sur les cachots de l'école Louis-le-Grand, où les enfants y étaient enfermés le temps de leur punition. A la description qu'il en fait, les enfants subissaient cet enfermement car les cachots étaient froids, ils peinaient à se réchauffer, ils devaient alors payer une "redevance" à leur gardien pour se réchauffer quelques minutes.)

Historique : Il s'agit d'un article de Maxime du Camp publié au sein de la rubrique "Les pages oubliées" du journal "Les annales politiques et littéraires" du 9 août 1885, n°111. En 1883, et même avant, de grosses révoltes ont éclaté dans les lycées et notamment celui de Louis-le-Grand. Les punitions étaient trop nombreuses et sévères.

Représentations : instruction, punition

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : pages 88 à 90

Voir aussi : https://www.google.fr/books/edition/Les_Annales_politiques_et_litt%C3%A9raires/FYojAQAAMAAJ?hl=fr&gbpv=1&pg=PA88&printsec=frontcover&dq=cachots

1885

il se défie un peu de l'humour britannique de Coquelin cadet, qui l'inquiète et dont les excentricités lui font un peu peur. Il ne goûte pleinement que ce qu'il comprend, et il a quelque peine à comprendre l'Obsession et le Harem Saur. Il craint toujours d'être pris pour dupe. Et c'est en effet de défiance, est heureux par ses côtés, car il constitue une garantie, sert bien souvent au triomphe du bon goût. Ce qu'on devrait répéter sans cesse aux jeunes gens qui sortent du conservatoire, leur premier prix en poche, c'est de confiance en l'avenir. Qu'ils cherchent toujours l'expression vraie, qu'ils soient les sentiments qu'ils ont entendus, qu'ils se défient à la fois des imitations toutes faites, des nouveautés excessives; les uns les conduiront tout droit au succès, au succès. C'est un peu l'école de M. Maubant; les autres les jetteraient dans les excentricités et les conceptions bizarres; ce serait l'école de M. Mounet, et M. Mounet avait jamais été malheureux d'en fonder une. Entre l'une et l'autre il y a place pour la juste mesure, comme du Molière, et de son contenu. — M. Prudhomme sourit d'aise en lisant ces lignes qui sont l'apologie du juste milieu, et se dit : « C'est que le juste milieu, c'est du bon par-dessus tout, surtout au sortir d'une représentation de Polydore, lorsqu'on a contemplé durant deux heures les beaux télégraphes de M. Mounet, et qu'on a regardé dans la merveilleuse l'intolérance de Mlle Dutilleul. »

ADOLPHE BRISSON

LES CHAGRES OUBLIÉES

On a dit que le collège forme le caractère; je ne m'en suis guère aperçu, et j'ai vu au contraire que l'on y devenait barbare, méchant, et distrait. Dans ce petit monde, les vices se développent par contagion ou par sympathie avec une rapidité extraordinaire. Là, plus que partout ailleurs, l'axiome de La Fontaine est vrai : Notre ennemi, c'est notre maître. La suppression de toute tendresse à l'égard des enfants en ont le plus beau produit cher eux un sentiment de résistance auquel seul ils finissent par obéir. Les punitions n'y font rien; et quelles punitions! les plus dures qu'il soit possible d'imaginer. Le régime, qui enlève à l'enfant l'indispensable nourriture substantielle; la retenue de récréation, qui ne permet pas de faire un exercice nécessaire après les longues heures de silence et d'étude; la privation de sommeil, qui supprime le contact de la famille. Dans ma carrière de collègien, je n'ai vu qu'un seul homme manquer intelligemment à ces coutumes barbares; c'était un professeur; un quatrième nommé Huguet, qui nous donnait à copier, les décadences du Jardin des racines grecques, sous forme de devoir, quelquefois même, cela du moins nous apprenait quelque

chose. Je ne parle pas de certains professeurs éminents, M. Sédillot, M. Egger, M. Adolphe Regnier, qui étaient aimés de tous et ne punissaient jamais. Ils ont eu des élèves, directeurs de notre éducation, professeurs, censeurs et maîtres d'étude ne paraissent pas avoir une grande confiance dans les moyens de correction dont ils se servaient, car une précaution était prise contre toute tentative de révolte. A cette époque, le bagne était à peine utilisé pour l'éclairage des rues; nos classes et nos dortoirs étaient seuls éclairés de quinquets à gaz nos quartiers, dès que la nuit approchait, on allumait les chandeliers, qu'un élève était chargé de monter et de descendre dix minutes. On n'y voyait, ajoutent nous, punitions souvent de cette nature obscurité pour dormir au lieu de travailler; mais au-dessus du maître d'étude, et éclairant toute la salle, il y avait un quinquet fixé à la muraille et entouré d'un cylindre de papier, afin que l'on ne pût le briser à coup de dictonnaire. C'était la punition de révolte. Toute lumière éteinte, celle-ci restait brillante et on était puni de reconnaître les coupables. La révolte était le crime de plus d'un d'entre nous. Il n'y en eut pas de mon temps, et c'est fort heureux, car j'y aurais été redoutable. Je crois que cette punition d'obscurité, qui était un mal et que je partageais avec beaucoup de mes camarades, laisse intactes les bonnes qualités et ne permet pas de préjuger de l'avenir. Je dis ceci pour les parents qui se lamentent lorsque leurs enfants sont punis et qui leur montrent l'infirmité en perspective. Il y a un journal où les jeunes gens lisent des romans de Voltaire, Kiriloff, et les trois ont été renvoyés pour cause d'indiscipline. Le premier, qui est un certain maître plus apparent que réel, a fait un roman, Sybille-Madeleine, a été un des héros, un des mieux méritants de la charge de sous-officier de Reichshoffen. Il est actuellement un de nos meilleurs généraux de cavalerie. Le second est un bon élève, qui s'honore la France; il a dirigé des expéditions scientifiques qui ont porté haut son nom; lorsqu'il parle, l'Académie des sciences se fait pour l'écouter. Le troisième, qui est un plus humble destin, mais s'honore par son ancien maître, se lève dans l'assemblée de l'Académie française. Est-ce à dire pour cela que l'on ne parvient à quelque chose dans la vie que par la condition d'avoir été un mauvais élève? A Dieu ne plaise que je proclame une telle hérésie! mais on peut affirmer que toute individualité remuante, tapageuse, soulevée contre les règles de pouvoir et secouant le joug d'une discipline rigoureusement inflexible, fait preuve d'une force de résistance qui trouvera plus tard son emploi dans les luttes de la vie et dans la persévérance vers un but entrepris. J'ajouterai que quelconque ne sait pas, ou ne peut pas compléter lui-même son instruction ne sera jamais qu'un homme inférieur, réservé à une existence médiocre.

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

89

J'y ai passé bien des heures couché sur le sable, perché dans une éverie dont l'intensité m'élevait à tout contact extérieur; recevant les prières des bords de la Saône, où j'avais accumulé des planches de mon vade-mecum et mené dans l'île déserte où j'aurais voulu vivre. Là, en plein air, sous le soleil, les songeries avaient quelque douceur; mais elles devenaient intolérables lorsque l'enfer était saisi, par contraste, dans les cabanons des lazarets. C'était la position suprême avant l'expulsion; je ne l'évitais pas. Tout en haut du bâtiment où loge le proviseur, un petit escalier noirâtre donne accès dans un corridor; par là, on va aux portes de l'île. On y voit de véritables lits. Chacune des portes ouvre sur une chambre étroite, dont les murs ne sont pas recouverts, dont le lichen s'élève sur les murs, et dans lesquelles on n'a pas froid; mais des boudoirs, si on les compare aux cabanons de Louis-le-Grand. Un tyran de porte travaillait toutes les chambres à la hauteur du plafond et n'y répondait qu'une chaleur dérisoire. Les résolutions qui ouvrent la porte des prisons, ouvrent pas celle des arrets. J'y étais pendant l'été de 1835; j'entendais distinctement le bruit du canon; j'espérais que la bataille allait se rapprocher de nous et que le collège tout entier disparaîtrait dans un cataclysme qui m'eût emporté avec lui. Dans ce cas, j'étais seul et verrouillé comme un malfaiteur; je devais, sous peine d'être renvoyé le lendemain, employer ma journée à copier quinze cents ou dix-huit cents vers latins. Les chefs d'enseignement qui infligent à des enfants une punition si abrutissante ne se doutent pas qu'ils inspirent l'horreur des poèmes qu'ils ont mission de faire admirer. Un des grands lettrés de France, Gustave Flaubert, m'écrivait en mars 1841 : « J'ai lu hier, dans mon après-midi, presque tout un chant de l'Énéide. Dire que j'ai copié cela cent fois en pensant : Quelle infamie! quelle ignominie! quelle misère! J'ai craché dessus de dégoût autrefois, j'ai eu de ces palmoles d'ennui; et c'est ainsi! hein! A chaque vers, j'étais révolté, ravi; je m'en voulais; je m'en revenais pas! » Cette impression, je l'ai eue aussi, et j'ai été stupéfait de la joie que reprovois à lire les chefs-d'œuvre que l'on m'avait appris à détester. Les arrets étaient une sorte d'ours; mal léché qui se nommait Rouillon. J. Janin, qui avait bien connu, et pour cause, en a parlé. Il était grand, il était lourd, il se déclinait en marchant; il avait la voix sourde et parlait un mauvais patois qui nous faisait rire. Lorsque, à l'heure du dîner il nous apportait notre morceau de pain sec et notre écuelle de soupe, il nous disait invariablement : « En veux-tu encore? » Très-grossier, en outre fort intéressé, il avait tiré parti de ses dévotions et ne les ménageait guère. Les cabanons étaient au nord; en hiver, on y souffrait du froid; on avait beau monter sur le tabouret de la porte à pouvoir appliquer ses mains sur la tête à peine tiède du tuyau transpirant; on avait les doigts raidis et l'on ne pouvait plus écrire. Alors on donnait des coups de tête dans la porte et l'on appelait Rouillon. Rouillon arrivait d'un pas pesant, regardait par la judas et entendant un dialogue, toujours le même : « — Pourquoi donc que tu tapes tu

veux donc démolir le collège? — J'ai froid, laissez-moi aller me chauffer au poêle. — Ah! tu veux comme ça te chauffer à mon poêle? As-tu deux sous? — Oui. — Alors, viens; dix minutes, pas plus, parce qu'il faut que tu fasses ton pension. Lorsque le malheureux enfant n'avait pas d'argent, Rouillon lui disait : « En bien! tu peux souffrir dans tes doigts. Un jour d'hiver, un lendemain sans doute de quelque congé, j'avais cinq francs dans ma poche et j'étais aux arrets. J'obtins de passer la journée dans la chambre de Rouillon, auprès du poêle; cela me coûta cher, mais Rouillon devint hydrophobe et mourut. Il fut remplacé par un garçon appelé Saint-Martin, d'allures moins bestiales, mais tout aussi apte à priver une redevenue sur les pauvres petits qui avaient froid et qui demandaient à se chauffer. »

Tout cela, me diriez-vous, n'est de l'histoire ancienne que de progrès n'en ont pas fait depuis cinquante ans! L'adoucissement des mœurs, les améliorations chaque jour introduites dans l'éducation scolaire ont certainement éclairé les maîtres de l'enseignement; ils ont corrigé, ils ont abandonné pour jamais ces séquestrations dans un lieu point et malsain, qui ne peuvent être que pernicieuses pour l'intelligence, pour la santé des enfants.

Ce n'était pas seulement pour nous un lieu de punition et de souffrance; c'était un lieu sinistre qui avait sa légende. Nous nous racontions qu'un de nos camarades, élève de sixième, avait été mis aux arrets un dimanche. Au lieu d'aller dans sa famille, il gravit les cinq étages et fut bloqué en sa cellule. C'était un enfant nerveux, il se désolait. Lorsqu'il se souleva pour aller à la fenêtre, il se sentit si fatigué qu'il se coucha. Cette légende, inventée par je ne sais qui, et dont nous savions tous les détails, ajoutait encore à l'odeur du séjour aux arrets; pour nous toutes les cellules étaient la cellule du pénitent, et nous regardions avec terreur, parfois avec envie, les barreaux à l'aide desquels il avait mis fin à son supplice. Bien souvent, pensant à ces heures de collège, à la brutalité des punitions, à la grossièreté des procédés, je me suis dit que, pour ne pas devenir mauvais et pervers de ces maisons, il fallait que l'enfant eût un fond de bonté inépuisable. Un vieux pédagogue, auquel les parents ont répondu : « La bonté n'y est pour rien, l'insouciance suffit. »

1885